



Les Banlieues à travers les romans à l'aube du XXI^{ème} siècle

Teresa Saavedra de Quesada

Ecole de Langues Modernes, Université Centrale du Venezuela
teresaav@hotmail.com

Résumé

Pour aborder la problématique sociale et culturelle qui se pose en France en ce moment, dans les banlieues, quoi de mieux, pour ceux qui sont en FLE, que d'essayer une approche à travers des romans. Après les événements d'octobre –novembre 2005, romanciers (Bégaudeau, Benameur, Guène, Jonquet) et sociologues (Mucchielli, Le Goaziou, Girard) se sont penchés sur le sujet. Dans la chair des personnages, ces romanciers traitent des thèmes tels que l'intégration sociale, l'école, le chômage et la police parmi bien d'autres. Suite à l'étude socio littéraire, des suggestions de travail pédagogique permettront de mieux cerner ce sujet à multiples facettes.

Mots-clés: Banlieues, écoles, émeutes 2005, romans-cités.

Los suburbios en los novelas al inicio del siglo XXI

Resumen

Para abordar la problemática social y cultural que sufre en este momento Francia en suburbios de las grandes ciudades, en el ámbito de la enseñanza del francés como lengua extranjera, se propone un enfoque socio literario a través de novelas editadas luego de los sucesos de octubre-noviembre de 2005. Los sociólogos (Mucchielli, Le Goaziou, Girard) tratan la situación desde el punto de vista de esta ciencia de manera objetiva mientras que los novelistas (Bégaudeau, Benameur, Guène, Jonquet) lo hacen en personajes de carne y hueso. De esta manera es más fácil comprender temas como la integración social, el colegio, el desempleo, y la policía entre otros muchos.

Recibido: 22-08-07 ♦ Aceptado: 12-10-07

Al final del artículo se proponen algunas aplicaciones didácticas que permitirán tratar mejor este tema de facetas múltiples.

Palabras clave: Suburbios, colegios, revueltas 2005, novelas.

Suburbs in Novels at the Beginning of the twenty-first Century

Abstract

To approach the social and cultural problematic situation suffered at the present moment in the suburbs of the large cities in France, a socio-literary approach through novels edited after the events of October-November 2005 is proposed in the field of French as a foreign language teaching. Sociologists (Mucchielli, Le Goaziou, Girard) deal with the situation from this science's viewpoint in an objective way while novelists (Bégaudeau, Benameur, Guène, Jonquet) do it with real life characters. In this way, understanding themes such as social integration, school, unemployment and police, among others, is easier. By the end of the article, some didactic implications which will make possible to better deal with this multifaceted theme are suggested.

Key words: Suburbs, schools, riots 2005, novels.

Introduction

Un des modules du Stage BELC été 2005 portait sur le cinéma actuel et chaque séance était suivie d'un débat. Pour présenter un ensemble cohérent, l'animateur du module avait choisi des films ayant rapport avec le thème des banlieues des grandes villes en France. Dans les discussions, les étrangers (80%) s'y intéressaient peu, et les Français, passionnés par le sujet, devenaient à leur tour « un nouveau spectacle » aux yeux des professeurs venus des quatre coins du monde, qui avaient, en outre, du mal à suivre ces échanges par méconnaissance, peut-être, de la question.

Puis il y a eu les événements d'octobre-novembre 2005, et depuis le sujet a fait l'objet d'une vaste bibliographie dans tous les domaines des sciences sociales, la littérature y comprise.

Il est clair que pour un étranger à des milliers de kilomètres de la France, se nourrissant de bribes d'information, il n'est pas aisé de comprendre cette détresse de la société française, qui préoccupe une grande majorité, qui escamote un autre groupe en niant le problème et où se trouve un groupe actif qui fait face. Parmi ces derniers, sociologues et romanciers examinent de manière, certes différente, mais complémentaire, la situation actuelle des banlieues, parisiennes surtout. C'est pour

cela que pour étudier le sujet des banlieues d'une manière culturelle, dans le cadre des études du Français Langue Étrangère (FLE), quatre romanciers et plusieurs sociologues ont été choisis dans l'idée de trouver autant d'explications objectives que de fictions reflétant la complexité de la situation.

L'ouvrage de référence pour les sociologues sera *Quand les banlieues brûlent* (2006), un recueil d'articles sous la direction de Laurent Mucchielli et Véronique Le Goaziou, qui a l'avantage d'être écrit à plusieurs mains. En ce qui concerne les romans objets d'analyse, quatre ouvrages, tous parus en 2006, seront retenus: *Du rêve pour les oufs*, de Faïza Guène, *Présent* de Jeanne Benameur, *Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte* de Thierry Jonquet, et, *Entre les murs* de François Bégaudeau. Ces romans éloignés du documentaire seront pris non pas dans leur dimension romanesque mais plutôt comme des témoignages collectifs.

Il est fort possible que les étrangers curieux de culture française contemporaine, professeurs et étudiants, par le biais de la fiction, comprennent la situation des cités aujourd'hui, tout en sachant que c'est juste des repères, des cas parmi des centaines puisque « chaque cité a constitué son peuplement par une histoire où le hasard des circonstances (...), les initiatives et les modes de regroupement spontanés des familles ont créé un puzzle très original » (Hatzfeld M. 2006, p. 13).

Dans cet article, après avoir montré le panorama général des événements des banlieues 2005 et présenté succinctement les ouvrages romanesques, des propositions pédagogiques FLE pour des niveaux intermédiaire et avancé seront suggérées.

Les événements de la crise urbaine de l'automne 2005

Des violences éclatent dans les banlieues considérées comme sensibles, puis, s'étendent dans près de 280 villes pendant trois semaines. Pour Mucchielli (2006, p.5), sociologue chercheur du CNRS, il s'agit de processus émeutiers qui somnolent depuis les années 80, dont la première sonnette d'alarme aurait été tirée lors des violences de juillet 1981 à Vénissieux, en banlieue lyonnaise, dans la ZUP des Minguettes où près de 200 voitures furent incendiées. Depuis, une dizaine d'événements se sont produits, cité des Fontenelles, à Nanterre (septembre 1995), Le Mirail, à Toulouse (décembre 1998), Hautepierre, à Strasbourg (octobre 2002) entre autres, pour arriver aux révoltes urbaines du 27 octobre jusqu'au 17 novembre 2005. Elles ont été qualifiées comme « les plus importantes agitations sociales et politiques depuis mai 68 » (Mucchielli, p. 7), car « jamais des processus émeutiers n'avaient connu en France une telle durée et n'avaient pris une telle extension géographique » (Mucchielli, p. 9).

Le bilan est lourd selon le Ministère de l'Intérieur:

près de 10 000 véhicules particuliers incendiés et quelque 30 000 poubelles

plusieurs centaines de bâtiments publics endommagés, 140 bus abîmés et plusieurs dizaines incendiés.

5 200 interpellations par la police, près de 600 personnes emprisonnées.

11 500 policiers et gendarmes mobilisés au plus fort de la crise, hélicoptères survolant les zones violentes jour et nuit.

3 morts dont les décès sont plus ou moins imputables à ces violences urbaines.

La chronologie des événements d'après Bernard Girard (2006) est la suivante:

Le 27 octobre 2005 à 18h12, trois jeunes qui s'étaient réfugiés dans un transformateur haute tension, à Clichy-sous-Bois, une petite ville de la banlieue parisienne, sont électrocutés. Deux adolescents, l'un de 17 ans et l'autre de 15 ans, meurent, le troisième est grièvement blessé. Le soir même, des violences éclatent dans cette ville.

Le 28 octobre, une polémique éclate sur l'origine de l'incident : y-a-t-il eu course poursuite par des policiers ? Les policiers ont-ils fait tout ce qui était en leur pouvoir pour éviter l'électrocution de ces deux jeunes gens ?

Le 30 octobre, la fumée d'une grenade lacrymogène lancée à proximité pénètre dans la mosquée de Clichy.

Le 1^{er} novembre, des violences éclatent à Montfermeil et s'étendent dans les autres quartiers « sensibles » de Seine-Saint-Denis puis dans d'autres départements d'Ile-de-France et d'autres villes: Rouen, Dijon, Lille, Toulouse, Strasbourg... Des petites villes réputées calmes sont touchées: La tour du Pin, Beaurepaire, Annecy, Echirrolles, Thonon les Bains. A Saint-Julien en Genevoix, on brûle la voiture du maire...

Le 3 novembre, le Ministre de l'Intérieur affirme sur i-Télé: « Ce à quoi nous avons assisté dans le Département de Seine-Saint-Denis cette nuit n'avait rien de spontané, était parfaitement organisé ».

Le 4 novembre, les services de police signalent un apaisement à Clichy-sous-Bois. Le même jour une handicapée est grièvement blessée lors de l'attaque d'un bus à Sevran ; un homme de 60 ans est agressé à Stains, il mourra trois jours plus tard.

Le 6 novembre, l'Union des Organismes Islamiques de France (UOIF) édicte une « fatwa » condamnant les violences en cours.

La nuit du 6 au 7 novembre est particulièrement active: 274 communes sont touchées, 1 408 véhicules sont incendiés, 395 personnes arrêtées.

Le calme s'amorce le 8 novembre. Ce même jour, l'état d'urgence est déclaré, le couvre-feu décrété par Dominique de Villepin, Premier Ministre.

À partir du 14 novembre, dix-huitième jour des émeutes, la décrue du phénomène s'observe à des vitesses variables, selon les régions.

Enfin, le « retour à la situation normale » est constaté par le Ministère de l'Intérieur à partir du 17 novembre.

Un an après, des violences urbaines perdurent, le dossier S.O.S. du Nouvel Observateur du 2 au 8 novembre 2006 présente un «rapport confidentiel: cri d'alarme des conducteurs de bus, pompiers, médecins, policiers, agents EDF agressés en banlieue ». Un an après jour pour jour, le 27 octobre 2006, le journal *Le Monde* titre : Des autobus attaqués et brûlés en banlieue parisienne, une page, la neuf, y est consacrée où on annonce que le Ministre de l'Intérieur refuse de « parler de l'anniversaire des émeutes » et où finalement on déclare que radios et chaînes de télévision souhaitent une couverture sobre ». En dehors des dates, des petits conflits, des bavures policières: « près de Lille, quatre jeunes avaient été accusés d'émeute. Sur la vidéo: Rien. » (*Libération* 2-12-06), des sujets de débat des ethnologues, des sociologues, des psychologues ou encore des campagnes électorales. Cela donc du côté des chercheurs, des journalistes, des responsables politiques. De l'autre côté, les artistes, les cinéastes, les romanciers, qui s'abreuvent de cette réalité pour la montrer selon leurs choix personnels, leur regard et leur cœur.

Sociologues et Romanciers: Convergences et Divergences

Chez ces quatre romanciers choisis, le contexte explosif du processus de paupérisation des gens habitant les banlieues est constamment présent. Paupérisation au sens large du terme qui inclut: difficultés sociales, chômage, dégradation du logement et de l'environnement proche, isolement, échec scolaire, déficience de santé, ghettoïsation, exclusion, au total: précarité, sensibilité.

Parmi les thèmes abordés par les sociologues et les romanciers celui de l'école se détache particulièrement des autres et se place en tête chez les romanciers.

Les autres thèmes en commun portent sur les événements mêmes, le Ministre de l'Intérieur N. Sarkozy, les habitants des quartiers, la police et les intervenants sociaux. Par contre, les sociologues consacrent un chapitre à la classe politique passée sous silence par les romanciers qui s'en prennent, eux, à l'administration.

Les auteurs des quatre livres ne manquent pas d'évoquer le racisme, l'antisémitisme, l'immigration même, sans que ces thèmes soient explicitement présentés par ceux qui font de la société l'objet de leurs études.

La cité dans les romans

Il faut à présent dire ce que chaque roman contient d'essentiel pour que le lecteur ressente, tel un personnage, le quotidien de ce monde de la banlieue. Vivant dans la peau d'Ahlène, d'Anna ou de Djamel, l'approche de ces situations de tout genre par les étrangers, deviendra plus profonde parce qu'ils seront concernés di-

rectement par ce monde, découvrant dans des détails discrets, des mots riches de vies, des mots d'oufs ou des mots volés à une autre langue.

Entre les murs (Bégaudeau, 2006) d'une école, la vie d'un ensemble de personnes coule ou s'écroule. Jeu de mots banal qui fait référence au quotidien des professeurs, frustrés dans la quasi-totalité, et des élèves d'un collège du XIX^{ème} arrondissement de Paris fonctionnant comme un établissement de banlieue.

Le lecteur qui prend la place d'un mur d'une salle de classe, de la salle des professeurs ou du bureau du Principal, devient spectateur des scènes habituelles où les germes des problèmes des cités grouillent.

Dans la salle de classe de français, le professeur peine à faire apprendre la langue française elle-même, chez un public dont le ici est surtout ailleurs:

« Quand i précède un t, le i des verbes en aître ou en oître, prend au présent de l'indicatif un accent circonflexe. (...) »

-Abderhammane, viens conjuguer le verbe croître (...) hésité sur la première personne. Sur la deuxième.

Sur la troisième. Fini par tracer quelque chose qu'il a effacé.

- J'sais pas m'sieur.

- Mais si, tu sais. Commence par vérifier les terminaisons. (...) il a remplacé un t par un s à je crois, (...) »

-ben, maintenant c'est bon, tu as bien pensé à mettre un accent circonflexe à la troisième personne. Continue.

-Il a écrit nous croîtrons, vous croîtrez, ils croîtent (...)

-Abderhammane, tu as bien fait attention à la règle, le seul problème c'est qu'on ne dit pas nous croîtrons, on dit comment?

J'avais interrogé à la cantonade, la cantonade restait interdite. » (p.109).

Des élèves qui peinent aussi sur des notions élémentaires de la langue française et des professeurs qui ont du mal à comprendre leur réalité et leurs intérêts:

« -Je leur avais donné la biographie de quelqu'un de célèbre à rédiger, et la je vois Calderón. Du coup j'ai un gros espoir, et non, en fait c'est pas Calderón Calderón, c'est je ne sais pas quoi, un sportif apparemment.- »

- Footballeur.

- J'ai eu un faux espoir, quoi. » (p. 80)

En gros, un grand malentendu qui s'étend tout au long du roman. L'administration de l'école ne sort pas indemne de ce tableau, le principal de l'école ayant un goût prononcé pour les mesures à « caractère éducatif : l'élève viré doit comprendre qu'il ne faut pas vivre la sanction comme une exclusion du système, mais comme la possibilité de se reconstruire ailleurs. » Expressément répétée à chaque

chapitre, cette terminologie se trouve ramenée à une rhétorique creuse et hypocrite souvent entendue dans les milieux scolaires difficiles.

Entre les murs ne se résume pas pour autant à une charge acerbe contre le système scolaire. Ce roman aborde aussi d'autres sujets sérieux, tels que l'antisémitisme (p. 128) : « - Moi j' vais pas vous gronder, j'vais pas vous faire la morale. J'vais vous dire que l'antisémitisme c'est pas bien comme fumer ou casser un vase (...) Eh bien, pas aimer les Juifs, c'est ni bien ni mal, c'est juste inexact (...)»

Plus loin, c'est le drame des sans papiers qui apparaît:

« Marie s'est signalée à tout le monde.

- La maman de Ming, qui est en quatrième, est sous le coup d'un arrêt d'expulsion. Elle va être jugée la semaine prochaine, elle risque d'être renvoyée en Chine. (...) » (p. 223).

Tous les professeurs se cotisent pour payer un avocat et vont même plaider auprès des juges, sans rien obtenir, mais agissent quand même. Une fois encore, Bégaudeau ne s'apitoie pas sur ces personnages, il témoigne des événements et c'est au lecteur en tant que spectateur de compléter le roman et de comprendre les conséquences souvent non exprimées.

La question de l'identité est traitée par touches, les prénoms des élèves: Khoumba, Tarek, Souleymane... le tournoi de la coupe d'Afrique vécu au vif...

Ces thèmes répétés tout au long du livre, tout au long d'une année scolaire qui ressemble à toute autre, sont couronnés par un autre qui dévoile l'ampleur de ce problème récurrent : celui du manque de débouchés réels pour ceux qui sont déjà condamnés par le système:

«Vous avez le droit de faire quatre fois le même vœu de domaine professionnel, mais on vous demande d'élargir le choix pour avoir une solution de remplacement au cas où on vous refuserait votre premier vœu » (p. 233).

Et l'horizon se bouche à la fin de l'année pour la plupart de ces élèves car privés de rêve, ils affrontent un avenir aussi sombre que leurs années de scolarité obligatoire:

« Il faudra faire un dossier d'inscription pour le lycée que vous aurez choisi, enfin, que vous aurez choisi en fonction de ce qui est possible. En gros, il faut trouver le compromis entre désir et réalité. Elle a écrit au tableau les deux mots, en les séparant d'un slash » (p. 35).

Si ce slash existe aussi pour des nombreux jeunes toutes classes sociales confondues, ceux du roman de Bégaudeau tomberont, à coup sûr, dans le deuxième terme, celui de réalité.

Il n'en va pas de même pour le deuxième roman étudié: *Présent*, de Jeanne Benameur, où une fenêtre d'espoir s'ouvre vers la fin.

Inscrit sur le registre du positif, on assiste également à une année scolaire et au conseil de classe de troisième, et donc d'orientation, dans un établissement de banlieue. Le récit est, en effet, porté et habité par de vrais personnages, il y a des histoires parallèles, des professeurs et des élèves et d'autres membres de la communauté du collège. Parmi les professeurs, par exemple, on y trouve tous les cas de figure, ceux qui « craquent » :

« Je démissionne parce que je me suis trompée. Ce métier n'est pas pour moi. Je sais qu'il y a ici des gens qui arrivent très bien à travailler avec les mêmes élèves que moi. Moi, je n'y arrive pas. Et je ne supporte plus d'être tous les jours devant cet échec. Je ne peux plus, c'est tout. » (p. 194)

Ce jeune professeur dévoile ces souffrances qui sont bien celles de tout un groupe, qui souvent, se tait, n'accepte pas l'échec et subit, des années durant, ce gris quotidien interminable et pesant :

« Je suis trop vieux, mais si j'avais votre âge c'est ce que je ferais. Il ne faut pas rester quand on se détruit. » (p. 195)

Cependant il y a aussi des professeurs qui s'accrochent et vont de l'avant, qui se battent même pour que les rouages fonctionnent, malgré le malaise qui s'instaure dans les établissements durs. Lors du conseil de classe, ce dialogue apparaît comme rédempteur du rôle des professeurs :

« - Je vois, j'entends, chers collègues que nous allons vers un débat de fond que personnellement je trouve passionnant. Cependant nous devons avancer. Peut-être n'est-ce pas vraiment le lieu pour ce débat ?

- Mais, madame la principale, questionne doucement la voix du professeur d'histoire-géographie, si ce n'est pas le lieu, ici, sur le terrain, au cours d'un conseil qui a toute son importance pour l'avenir de nos élèves, alors où est le lieu ? » (p. 178)

Entre ces deux groupes, il y a aussi ceux qui suivent et survivent, ayant un petit espoir dans l'avenir.

« Envie de démissionner (...) Cela m'est arrivé aussi. J'étais fatigué par cette jeunesse que je ne comprends plus. J'avais peur de devenir aigri, moi aussi, comme tant d'autres. (...) l'espérance, c'est le sel de notre métier » (p. 195)

C'est l'espérance donc qui rend ce métier attirant et non pas fade, avec un nouveau défi à relever chaque jour, donc pour ceux qui veulent, une véritable dynamique de vie.

Des phrases ça et là, semées tout au long du livre montrent que si le roman se décline au positif, c'est bien parce que les rapports humains sont eux aussi clairs-més. Voilà les propos d'un collègue pour un autre :

« Je regrette que nous n'ayons pas eu cette conversation plus tôt, je regrette qu'il n'y ait pas de moments pour se parler dans un lieu où la parole est essentielle (...) on aurait peut-être évité de la souffrance » (p. 196)

Benameur, professeur de français pendant vingt ans, connaît bien le milieu et les peines infligées par le système, elle les comprend profondément, elle accepte l'autre, visiblement il n'y a pas que l'échec.

Dans le même ordre d'idées, lors du troisième conseil de classe, le conseiller d'éducation évalue ainsi les élèves:

« J'ai plutôt eu affaire à des jeunes foutus d'avance. C'est ce qui m'a frappé le plus pendant les entretiens que j'ai menés avec eux. Ils ont trop souvent l'impression que leur avis, leur désir, ne comptent pas. » (p.168).

Dans cette œuvre, il y aura donc des discussions aussi longues que passionnantes qui témoignent de la foi de l'auteur dans le système scolaire compte tenu des imperfections. La preuve, cette phrase annoncée par un professeur qui part à la retraite: « il n'est jamais trop tard pour commencer, vous savez ? » (p. 198) pour commencer à croire en les élèves, pour commencer à croire que les institutions peuvent bien marcher aussi ou tout simplement commencer à vivre avec un nouveau regard sur ce qui nous entoure depuis toujours.

Présent ? Le point d'interrogation dans le titre indique les doutes de l'auteur sur la réalité actuelle, toutefois le contenu du livre est une superbe plaidoirie en faveur de l'enseignement public, incisive, engagée autant que généreuse et salutaire. Les événements d'octobre-novembre 2005 sont évoqués dans l'épilogue, là aussi le regard est différent et novateur. L'accent y est mis non sur les violences mais sur les réactions positives qu'elles ont déclenchées. Les voici:

« ...au milieu des carcasses noircies. Elle a dessiné et dessiné encore. Un carnet des ruines du quotidien. Ce que tout le monde trouvait laid, elle y voyait une beauté différente. » (p.206)

« Amiatia (...) a veillé des nuits entières dans la bibliothèque ». (...) L'élève D a vu l'incendie, (...) s'est rué dans l'école. Il est ressorti, brûlé au visage, brûlé aux mains, secoué de sanglots. Il n'a rien sauvé. (p. 207)

« D'autres enseignants voient dans l'émeute le résultat d'une trop grande mansuétude passée et ne se privent pas de le faire entendre » (p. 208).

Ce livre authentique et indispensable pour mieux comprendre le collège dans les cités, ses rapports avec la société actuelle et les enjeux qui en découlent, finit sur un appel bouleversant : « il faut réagir et vite car les issues de secours ne fonctionnent plus » (p. 208) qui relèvera le défi ?

Chez Guène, les événements de novembre 2005, sans être directement abordés, sont pour autant présents comme ingrédients de ce qui se concocte dans la marmite sociale que sont devenues les banlieues.

Ce roman témoigne, malgré son titre : *Du rêve pour les oufs*, d'une situation de désespérance d'une certaine jeunesse, qui se sent dans l'impasse et souvent méprisée. En effet, cette jeunesse, comme toutes d'ailleurs, est confrontée à une double crise d'insertion dans la société et dans la vie adulte. La protagoniste, Ahlène, se trouve dans le bureau du responsable de la mission locale de la cité de l'Insurrection:

- «Pourquoi tu n'arrives pas à remplir le formulaire?
- Je ne sais pas quoi mettre à la case «projet de vie».
- Tu as bien une idée?
- Non.» (p.10)

Il est certain que des milliers de jeunes partout en France auraient cette même réponse, mais la situation devient dramatique dans le contexte du roman où Ahlène se trouve dans un milieu hostile et de surcroît disqualifiée sur le marché du travail.

« Mon dernier job en date a été un remplacement chez Pizza Hut (...) Évidemment que j'aspire à mieux, mais il faut bien vivre. Les gens qui remplissent leur frigidaire en faisant ce qu'ils aiment ont bien de la chance » (p. 48)

La réalité professionnelle de ces jeunes des cités est simple, ils sont intérimaires, des remplaçants qui ne se voient pas accorder des places permanentes. Ils attendent le coup de téléphone pour un « boulot » de deux mois, puis c'est le chômage. De cette situation fragile, des emplois précaires, Guène nous renvoie une image honnête du manque de diplômes d'Ahlène « si j'avais eu un prof ressemblant à Tonilav, je n'aurais certainement pas arrêté l'école à seize ans » (p. 99).

Et voilà que le thème vedette arrive, l'école centre de tous les maux, l'école incapable de venir à bout de tous et dans toutes les situations. Quatre pages, sur les deux cent dix du livre, sont consacrées au sujet.

«En ce moment c'est raide pour lui (son frère Foued) au lycée (...) j'ai été convoquée par la conseillère d'éducation et ça ne s'est pas bien passé. (...) D'abord, je n'ai pas de leçons à recevoir de qui que ce soit.» (p.69) Dans les rapports de discipline des professeurs qui ont exclu Foued de leurs cours « insolent, violent, irrespectueux furent les trois adjectifs les plus employés » (p. 70), apprenant la longue liste des fautes de son frère, Ahlène se moque de l'institution scolaire d'une manière enfantine et rancunière, incapable depuis ses 24 ans d'empêcher que son frère tourne mal, et donc contredisant ses propres aspirations professionnelles.

Comme dernier grand sujet du roman, il faudrait retenir celui des relations police/habitants des quartiers et celui du rôle des «grands de la cité».

Dans plusieurs épisodes, on ressent comment les contrôles incessants de la part de la police répandent un sentiment d'humiliation: «j'ai été interpellé par la police tout à l'heure, sur la place de la mairie de Vitry (...) ils m'ont dit en riant entre eux « allez, va, Gibbon» (...) je ne connais pas ce mot. (...) il a refermé le dictionnaire de langue française sur un soupir qui contenait à lui seul pas mal d'autres histoires de ce genre.» (p. 112).

Le contrôle d'identité est généralement le moment déclencheur des altercations verbales : tutoiements, remarques humiliantes, moqueries. Guène a choisi de montrer une scène qui transmet surtout beaucoup de résignation.

Le rôle des «grands de la cité» est très intéressant du point de vue culturel. Alors qu'en France les aînés ont perdu de leur pouvoir au sein de la famille, les immigrants africains l'ont gardé non seulement dans la famille mais encore chez les groupes ou bandes des quartiers. Lors d'une dispute entre frère et sœur, ils s'expriment ainsi :

- « tu les connais pas, laisse tomber!
- crache leurs blases, je t'ai dit!
- c'est Champs, Cafard, Poison, Levif, Lépreux, Magnum, que des grands que tu connais pas. C'est la famille, c'est le ghetto.» (p. 132)

Finalement, pour sortir son frère des mauvaises fréquentations, Ahlène va droit où il faut n'hésitant pas à s'entretenir avec ces «grands» malgré la peur d'aller aux endroits dangereux, comme les autres habitants d'ailleurs: « je me rends directement au bloc 30, lieu de haut risque du quartier, là où les gens ont peur d'aller normalement (...) J'entre d'un pas hésitant dans le hall mal éclairé. Il y a trois types adossés au mur. Je reste pétrifié quelques instants sans savoir quoi leur dire.» (p. 140) Elle parviendra à sauver momentanément son frère car les grands font la loi comme dans le «bled».

Faïza Guène brosse le portrait d'une société qu'elle connaît bien, vivante et difficile, pourtant comme le titre l'indique Faïza/ Ahlène ne s'empêche pas de rêver, comme d'autres filles de son âge, dans ce décor ingrat que sont les banlieues parisiennes.

Le roman de Thierry Jonquet, *Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte*, peint par fines touches un tableau qui se veut complet de la vie en banlieue parisienne et plus précisément dans le 9-3 à partir de la rentrée 2005. Dans ce bouillon de culture pour les événements de novembre, toutes les catégories sociales y sont présentes : la liste en est longue et va des professeurs du collège Pierre-de-Ronsard à l'Imam en passant par les « teneurs » des secteurs, la police et les habitants anonymes des cités.

Jonquet fait une remarquable plongée à l'intérieur des quartiers s'efforçant non pas d'adopter, encore moins d'avaliser, le point de vue des jeunes, mais de faire comprendre ce qu'ils voient eux, et ce qu'ils craignent. Ces jeunes sont aussi bien Anna, jeune diplômée rejoignant son premier poste que ceux de la cité. Loïc, un copain de l'IUFM, la ramenant faire un tour de repérage à Certigny, lui-même affecté au fin fond du 9-4, « quasiment chez les ruraux », s'exclame:

« On n'est pas les plus malheureux, assura-t-il en s'engageant sur le périph ! Dis-toi bien que ma sœur s'est tapé trois ans dans une école de commerce qui coûtait la peau du cul et total, elle se retrouve en stage dans un hypermarché à contrôler la distribution des yaourts. En stage, avec à peine le RMI, alors tu vois... » (19)

L'auteur montre un fragile équilibre des classes sociales, chez les habitants favorisés de Vadreuil, commune limitrophe de Certigny, ce sera un havre de tranquillité, « un autre monde, Vadreuil faisait figure d'exception dans le département » (p.36). Cependant quelques semaines plus tard, on découvrira les pires horreurs de ce roman dans cette commune sécurisante.

Certigny par contre, est passé au crible et les lecteurs visualisent la carte rapidement tout en apprenant en même temps la situation sans issue de la plupart des habitants. Jonquet ne se prive pas d'énumérations et nous présente Certigny avec cette loupe:

« a) Certigny-Nord. La cité des Grands-Chênes (...) le domaine incontesté des frères Lakdaoui (...) qui avaient bâti leurs business grâce au commerce du shit dans les années 90 et qui aujourd'hui (...) avaient acheté une pizzeria (...) ainsi qu'un garage (...) et bien malin celui qui aurait pu préciser d'où venaient et où aboutissaient les pièces détachées. » (p. 32)

b) Certigny-Est. La cité de Sablières. Tenue par Boubakar, alias le Magnifique. Un jeune Français d'origine sénégalaise d'à peine vingt-cinq ans qui régnait en maître sur ses quatre barres HLM. (...) Son trip (...) était le pain de fesse. Toute une armée de petites putains à ses ordres officiait dans les allées du bois de Vincennes ou sur les Maréchaux. (p. 33)

c) Certigny-Ouest. La cité du Moulin. Les flics (...) la surnommaient la Médine. (...) Un Imam était venu s'y établir, (...) plus tard, on y avait inauguré la première mosquée de la ville (...) peu à peu la cité tout entière avait subi une sorte de lifting sournois. Les femmes se mirent à sortir voilées, (...) nombre de jeunes garçons abandonnèrent l'uniforme 9-3 –survét', casquette, baskets- pour porter la camis. (p. 34) »

Dans ce décor bien posé, les destins vont se croiser et l'atmosphère qui plane sur la société actuelle tout entière et en particulier celle des cités, va être de plus en plus oppressante pour le lecteur. En effet, les personnages sont modelés avec justesse, ils ressentent la haine, la révolte, l'amertume, ou bien encore l'illusion, la colère ou le désespoir. Colère de Lakdar par exemple, jeune particulière-

ment doué pour le dessin qui n'y arrive plus depuis qu'il a perdu l'usage de la main à la suite d'une mauvaise pratique médicale. Il répond amèrement à son professeur qui s'intéresse à son malheur :

«- Non, ça ne va pas répondit le garçon...

- Même si je réussissais à écrire un peu, de toute façon, je pourrai plus dessiner comme avant. C'est fini. Je le sais bien. A l'hôpital, c'est de vrais salauds, ils auraient dû me dire la vérité tout de suite, au lieu de me laisser espérer, c'est ça le pire» (p. 169).

Illusions et désespoir d'Anna aussi, qui malgré les difficultés s'acharnait à réussir dans son poste de professeur de français : « Anna répondit aux questions de son père avec sincérité. Oui, c'était dur, très dur même. La violence qui régnait au collège (...), le niveau effarant des élèves après tant d'années de scolarité, (...) l'agressivité à fleur de peau, la détresse sous-jacente, c'était dur, très dur » (p. 206).

Amertume également chez Vidal, professeur de mathématiques, annonçant sa démission: « j'ai quarante huit ans, j'ai plus envie de m'user la santé avec des Moussa ou des Steeve (...) j'y ai longtemps cru, mais j'y crois plus » (p. 256).

Dans ce roman suffoquant, commencé bien avant les émeutes des banlieues, la trame richement documentée, permet d'atteindre d'autres thèmes comme l'antisémitisme, le terrorisme ou encore la situation de la médecine en France et de la Sécurité Sociale en particulier.

Comme souvent dans les romans noirs, il n'y a pas d'échappatoire dans le monde où ces personnages biens réels errent aujourd'hui. Tout est perdu d'avance dans ce monde de Jonquet? Certes non, mais il y a des engrenages qui ne s'arrêtent pas aisément.

Ces romanciers, dans une langue française exquise, recréent donc pour ceux qui se trouvent loin, l'atmosphère nécessaire à une meilleure compréhension. Cependant la distance est telle, qu'une simple lecture ne peut pas permettre de saisir vraiment le sujet, pour y parvenir il faut non seulement s'appropriier la langue mais également étudier minutieusement ces documents pour en retirer la substantielle moelle.

Suggestions pédagogiques à partir du corpus choisi

Pour ce faire, il est donc nécessaire de prévoir des activités pédagogiques dans le but de mieux cerner ce sujet différent et nouveau pour certains. Il faut reprendre le sujet par plusieurs biais, avec des activités diversifiées afin de ne pas se lasser puisque le sujet est accablant, tout en évitant de faire des fausses analogies, car ce qui se passe en France, concerne la France elle seule dans sa diversité, son histoire et ses valeurs.

Voici une liste de démarches pédagogiques FLE adaptables selon les besoins des apprenants de niveau intermédiaire ou avancé, dans l'optique de l'apprentissage conjoint de la langue-culture.

1) Suite à la lecture des romans, des groupes d'élèves font le portrait des personnages principaux. Après avoir fait des critiques dans une mise en commun, on choisit le meilleur en justifiant le choix ou bien on en refait un nouveau avec les points de vue de tous.

2) Avec ces portraits, au moyen d'un entretien, chaque étudiant devenu un personnage dit ce qu'il pense des événements d'octobre-novembre 2005. Par exemple Ceccati chez Jonquet: 'je peux plus faire mon business, j'ai dû tout stopper avec des flics partout, trop dangereux.'

3) Certains personnages sont émeutiers, lesquels ? Les choisir d'après leur portrait. Justifier le choix. Dans un deuxième temps, ils en parlent, ils racontent ce qu'ils ont fait et pourquoi ils ont réagi.

4) Travail sociolinguiste avec deux groupes par roman par exemple. Relevé du vocabulaire et classification: langue parlée, vocabulaire des cités, emprunts langues étrangères... Puis comparaison entre les livres, confection d'une liste avec équivalent en langue courante.

5) Transformation du livre ou d'une partie du livre en pièce de théâtre, choix des personnages, des dialogues, tirades ou monologues, ajout des didascalies. Il serait possible également d'imaginer un décor, des costumes, la musique, et pourquoi pas de la jouer !

6) Devenir un personnage d'un roman et écrire des e-mails à un autre, (étudiants avec pseudonymes) sur ce que le personnage a fait de la journée, sur ce qu'il pense de la vie, sur les événements auxquels il a assisté. Compte tenu de l'âge et de la situation classe, chaque étudiant pourrait choisir un personnage de manière secrète, être l'objet d'une découverte, à la manière des amis invisibles, organiser une mise en commun à la fin du « jeu ».

7) Créer un blog, pour un personnage, pour une banlieue, gérer le blog, y participer ajoutant photos, poésies, commentaires, musiques.

8) Pour les plus doués, illustrer les romans, par exemple faire le plan des banlieues ou des quartiers en question, dessiner les immeubles, l'école, trouver les dessins de la jeune fille chez Benameur.

9) Commenter les couvertures des romans, en créer de nouvelles et justifier les choix.

10) Créer une BD ou un roman-photo sur une partie du livre.

11) Par équipes, faire le relevé des thèmes, les comparer à une liste préétablie, celle ci-dessous par exemple. Comparer les romans, argumenter pourquoi tel

thème ou tel autre n'y est pas, ne serait pas logique parce que...etc. Illustrer chaque thème par une citation.

La classe politique française

La police

L'administration publique

Les autorités

Les événements d'octobre-novembre 2005

Les habitants des quartiers

L'école

Les intervenants sociaux

Les émeutiers

Les médias

L'après-école, les débouchés, les conseils d'école

Le rapport à l'autre : racisme, antisémitisme, les croyances

12) Raconter des histoires: raconter la même histoire, ou un résumé, du point de vue d'un des personnages, par exemple, le frère d'Ahlène ou un élève de la classe de Bégaudeau. Ajouter un autre chapitre au livre ou bien, à partir d'un personnage, continuer l'histoire.

Il est clair que cette liste d'activités n'est pas exhaustive, ce sont des idées parmi bien d'autres, des démarches pédagogiques concrètes qui permettront de s'imprégner d'un sujet différent que tout enseignant ou étudiant de FLE se doit de connaître car trop souvent la France est montrée sous les clichés de la mode-luxe, des aspects historico-touristiques ou culturels, qui existent certes, ou plutôt coexistent avec ceux présentés dans cet article.

Des mois, des années, les épisodes de 2005 passés, le feu s'est éteint mais les banlieues menacent toujours d'exploser à la moindre étincelle. Les Français espèrent des solutions qui viendront dans des périodes historiques, temps toujours longs pour les périodes de vie humaine.

A travers les romans, il sera possible de suivre le calvaire de certains jeunes, de certaines familles, de l'ensemble de la société car cette situation ne concerne pas seulement les habitants des cités.

Depuis l'étranger, grâce à ces personnages multiples, les professeurs et étudiants de Français Langue Etrangère pourront mieux comprendre la complexité de la situation.

L'école est au centre des préoccupations, dans tous ces romans, ce thème est le fil conducteur et décideur des situations, les Français en sont conscients, le débat continue. La situation précaire des banlieues ne touche pas que la France : « un

milliard de personnes vivent dans les banlieues qui ne sont pas comme les nôtres » titre le magazine GÉO de novembre 2006. Et toute la magie de la langue explose sur ces mots: les nôtres. Les lectures seront multiples 'ailleurs c'est mieux', penseront certains, 'bien sûr, les nôtres c'est les pires', diront d'autres, 'eux, au moins, ils ont le soleil », s'exclameront encore quelques-uns. Cependant, en y regardant de plus près, il est clair que malgré tout ce qui a été écrit par les sociologues ou les romanciers, la France reste un pays des libertés, de débat d'idées, et d'une certaine égalité humaine.

La complexité du monde et des hommes entraîne cycliquement les sociétés dans des détresses. Après la commune de 1870, Victor Hugo avait écrit ces vers aux bourgeois, choisis par Jonquet (2006, p. 247) et par l'auteur de cet article, pour illustrer le ici et maintenant français:

Étant les ignorants, ils sont les incléments;
Hélas !combien de temps faudra-t-il vous redire
A vous tous, que c'était à vous de les conduire,
Qu'il fallait leur donner leur part de la cité,
Que votre aveuglement produit leur cécité;
D'une tutelle avare on recueille les suites,
Et le mal qu'ils vous font, c'est vous qui le leur fîtes.
Vous ne les avez pas guidés, pris par la main,
Et renseignés sur l'ombre et sur le vrai chemin;
Vous les avez laissés en proie au labyrinthe.
Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte.

Références

- Bégaudeau, F. (2006). *Entre les murs*. Verticales. Paris: Gallimard, France.
- Benameur, J. (2006). *Présent*. Paris: Denoël, France.
- Géo Magazine, n° 333. Novembre 2006.
- Girard, B. (2006). *Banlieues: insurrection ou ras le bol ?* Paris: Points sur les I, France.
- Guène, F. (2006). *Des rêves pour les oufs*. Paris: Hachette Littérature, France.
- Hatzfeld, M. (2006). *La culture des cités. Une énergie positive*. Paris: Autrement, France.
- Jonquet, Th. (2006). *Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte*. Roman Noir. Paris : Seuil, France.
- Libération. N° 7953 du 2-3 décembre 2006.
- Le Monde N° 19208 du vendredi 27 octobre 2006.
- Mucchielli, L., Le Goaziou, V. (2006). *Quand les banlieues brûlent. Retour sur les émeutes de novembre 2005*. Paris : La Découverte, France.